

ASTARBÉ,

TRAGÉDIE.

PAR M. COLLARDO.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français Ordinaires du Roi, le vingt-sept Février mil sept cens cinquante-huit.



À PARIS,

Chez la Veuve Bordelet, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collége des Jésuites.

M. DCC. LVIII.

AVEC PERMISSION.





ACTEURS.

PIGMALION, Roi de Tyr.

ASTARBÉ, Epouſe de Pigmalion.

BACAZAR, fils de Pigmalion.

LEUXIS, Princeſſe, amante de Bacazar.

NARBAL, ancien Gouverneur de Bacazar.

ZOPIRE, } Conjurés.
NADOR, }

ORCAN, Confident d'Aſtarbé.

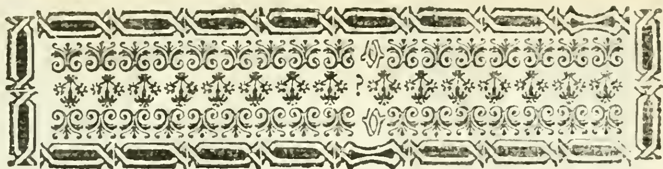
ARSACE, Chef des Gardes de Pigmalion.

GARDES, de Pigmalion.

GARDES d'Aſtarbé.

TROUPE DE TYRIENS.

La Scene eſt à Tyr, dans le Palais des Rois.



A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

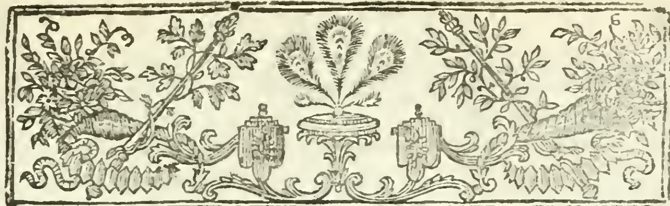
MONSEIGNEUR LE DUC

D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

Prince, pour qui l'éclat d'une illustre Naissance
N'est pas le seul garant de l'amour de la France,
Mais qui né près du Trône & du Sang des Bourbons,
Doit tout à tes vertus & rien aux plus grands noms,
Permets qu'un Citoyen du monde Littéraire,
S'élevant jusqu'à toi dans son vol téméraire,
Dût-il être ébloui, t'admirant de trop près,
Vienne mettre à tes pieds ses timides essais.
Je sçais que d'un coup d'œil tu peux glacer ma muse;
Mais ta Grandeur se voile, & ta bonté m'excuse.
Né dans ces murs, jadis les Défenseurs des Rois,
Où, fiere de rouler son onde sous tes loix,
Et sous ton astre heureux plus superbe & plus vaine,
La Loire dans son cours le dispute à la Seine,
Au nom de ma Patrie, aux titres les plus chers,
Tu veux bien accepter mon hommage & mes Vers.
Prince, puissent ces Vers, à l'ombre de ta gloire,

Gravés par ton ſuffrage au Temple de mémoire ;
Apprendre quelque jour à la poſterité,
Que dirigeant leurs pas vers l'immortalité,
Tu ſoutiens les talens dans leur vaſte cariere,
Que du cirque Français tu m'ouvris la barriere ;
Et que les animant du feu de ſes regards,
Philippes fut le pere & l'ami des beaux Arts.



ASTARBE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NARBAL, ARSACE.

ARSACE.



TOI, dans Tyr, toi, Narbal, Vieillard infortuné,
Marches-tu sans effroi, d'écueils environné ?
Dans ce séjour du crime & de la tyrannie,
Quel motif te conduit ?

NARBAL.

L'amour de ma Patrie,
Les cris attendrissans d'un peuple malheureux,
Les remords de mon Roi ; tout m'appelle en ces lieux.
On dit que déteſtant le jour où l'hyménée
Au sort d'une barbare unit sa deſtinée,
Pigmalion rougit de ses longues erreurs ;
Qu'Aſtarbé va sentir ses dernieres fureurs :
Sur ce monſtre odieux je viens l'inſtruire encore ;
Je viens lui dévoiler des forfaits qu'il ignore.

La cruelle immola ſes déplorables fils,
Ses fils, par mes leçons, dans la vertu nourris.
Que Pigmalion tremble au nom de ces victimes !
Qu'il connoiſſe Aſtarbé, qu'il puniſſe ſes crimes ;
Et que de la perfide à jamais délivré,
Il régne en Souverain de ſon peuple adoré.
Du fonds de mes déſerts, voilà ce qui m'amene :
Tu le vois, mes projets ſont d'amour & de haîne :
Je viens perdre Aſtarbé, ſauver l'Etat, mon Roi.
Arſace, j'ai compté ſur tes ſoins, ſur ta foi ;
Deſtiné pour veiller ſur les jours de ſon maître,
Devant lui, ſans péril, Arſace peut paroître :
Viens : au pied de ſon trône il faut guider mes pas ;
Tu le peux.... Tu frémis ! Tu ne me réponds pas !
Ah, Dieux !... Quoi ! d'un vain bruit mon oreille frappée,
Un faux eſpoir naît-il dans mon ame trompée ?
Parle.

ARSACE.

Imprudent Vieillard, tu quittes tes déſerts !
A la Cour d'un tyran viens-tu chercher des fers ?
Connois Pigmalion. Monſtrueux aſſemblage
De crimes, de remords, & d'amour, & de rage,
Teint du ſang de Sichée & du ſang de ſon fils,
Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
Haï de ſes ſujets, en horreur à lui-même,
Eſclave infortuné d'une épouſe qu'il aime,
Emporté, furieux dans ſes plus doux tranſports,
Cruel dans ſes forfaits, cruel dans ſes remords,
Il eſt à redouter autant qu'il eſt à plaindre.
Dans ſon repentir même un tyran eſt à craindre.
Ah, fuis loin du barbare !

NARBAL.

Arrête ; écoute-moi.
Narbal, dans un tyran reſpecte encor ſon Roi.
Tu l'oſes condamner !... Ah ! quels que ſoient leurs crimes,
Marchans à pas tremblans à travers mille abîmes,
Il faut plaindre les Rois dans leurs triſtes grandeurs ;
Leurs forfaits bien ſouvent ne ſont que leurs malheurs.
Arrête.... Et cependant ſeconde ici mon zéle.
Pigmalion ſoupçonne une Epouſe infidéle ;
Je le ſçais. Viens, te dis-je ; il faut tout découvrir,
Accuſer Aſtarbé.

ARSACE.

Cruel, tu vas périr.

Aſtarbé! Dieux! Narbal peut-il la méconnoître ?

NARBAL.

Je connois ſon pouvoir, & mes yeux l'ont vu naître.
Conduite par l'amour au trône de nos Rois,
Sa fatale beauté fit ſeule tous ſes droits,
La fortune l'éléve, & le foible l'encenſe :
Mais je ne puis, foulé du poids de ſa puiſſance,
Tomber aux pieds d'un monſtre, aûteur des maux divers,
Dont ſa rage à rempli ce coin de l'Univers.
Du haut de ſes Autels renverſons cette Idole.
Que m'importe, après tout, que ſa fureur m'immole ?
Dois-je épargner un ſang dans mes veines glacé ?
Pour mon Roi, pour l'Etat, il doit être verſé.
Arſace, nous touchons au jour de la vengeance.
J'enſevelis encor dans la nuit du ſilence
Un ſecret important qu'il faut taire en ces lieux.
Tantôt & loin d'ici je t'en inſtruirai mieux :
Cependant, apprends-moi le ſort d'une Princeſſe,
Dont le malheur affreux me touche & m'intéreſſe.
Leuxis, dans ce Palais voit-elle encor le jour ?
Nourriroit-elle encor un malheureux amour ?
De l'héritier du trône amante infortunée,
Au jeune Bacazar promiſe & deſtinée,
Elle attendoit des Dieux le prix de ſes vertus.

ARSACE.

Leuxis remplit ces lieux de regrets ſupeflus.
D'autant plus malheureuſe, au ſein de ſes allarmes,
Que l'impie Aſtarbé ſe repaît de ſes larmes,
Que l'Auteur de ſes maux jouit de ſa douleur.
La vertu cependant eſt toujours dans ſon cœur.

NARBAL.

Vole vers elle, Arſace, & dis-lui qu'elle eſpere :
Ce jour, cet heureux jour finira ſa miſere.
Dieux! Aſtarbé paroît!

SCENE II.

ASTARBÉ, NARBAL, ARSACE, ORCAN, GARDES.

ASTARBÉ.

Vous, Narbal, dans ces lieux !
Osez-vous, sans mon ordre, y paroître à mes yeux ?
Vous, qu'à mes volontés j'ai vu toujours contraire,
Vous, qui vous imposant un exil volontaire,
Sur des bords inconnus en secret retiré,
Vivez depuis dix ans, à la Cour ignoré.
Narbal, dans un sujet la fuite est condamnable;
Et s'il n'est ordonné, le retour est coupable.
Il faut justifier l'un & l'autre aujourd'hui.

NARBAL.

Le juste qu'on accuse a ses vertus pour lui.
Arrêtez vos regards sur le cours de ma vie,
Madame.... C'est ainsi que je me justifie.

ASTARBÉ.

Inflexible Vieillard, crois-moi, le tems n'est plus,
Où moi-même admirant tes sauvages vertus,
J'ai souffert que dans Tyr ton audace impunie
Me donnât tous les noms dont elle m'a noircie;
De tant d'affrons reçus, & qu'il falloit punir,
Je veux bien aujourd'hui perdre le souvenir.
C'est assez me contraindre; & je me suis flattée
D'être dans mes grandeurs, désormais respectée.
Je le veux, en un mot.

NARBAL.

La juste autorité
Trouve dans moi le zéle & la docilité:
Mais je ne sçus jamais, vil esclave du crime,
Lui rendre, dans les Cours, un culte illégitime.
Fidele à ma parie, aux Souverains, aux Loix,
C'est sans déplaire aux Dieux que j'obéis aux Rois.

ASTARBÉ.

Sors, & tremble.

Les Gardes sortent.

SCENE III.

ASTARBÉ, ORCAN.

ASTARBÉ.

En ces lieux quel motif le ramene ?
Du poids de son orgueil il accable sa Reine !
Ici tout m'inportune, & depuis quelques jours,
Tout semble de ma vie empoisonner le cours.
Leuxis, de mes grandeurs, orgueilleuse rivale,
Ose usurper mes droits & marcher mon égale.
Pigmalion lui-même, inquiet & jaloux,
Affectant les chagrins d'un maître & d'un époux,
Et ne me parlant plus que la plainte à la bouche,
Verse sur moi le fiel de son ame farouche.
Sur mes sombres projets seroit-il éclairé ?
Le voile qui les couvre est-il donc déchiré ?
Je ne sçais ; mais tantôt sous ces voutes sanglantes
Croyant voir de son fils les ombres menaçantes,
Et se plaignant à moi des rigueurs de leur sort,
Le barbare, en ces lieux, m'a reproché leur mort.
Je le connois : il faut prévenir sa furie.
Il avance le coup qui menace sa vie ;
Ces soldats vigilans, ces gardes assidus,
Ces cent portes d'airain, ces glaives toujours nuds,
Ces foudres allumés, qui grondent près du trône,
Ces orgueilleuses tours que la mort environne,
(Appareil menaçant, mais inutile appui
Qu'un Tyran met toujours entre son peuple & lui,)
Rien ne peut ralentir le courroux qui m'anime.
Pigmalion, ce soir expire ma victime.
Ce projet en un mot trop longtems concerté,
Dans ce jour de terreur doit être exécuté.

ORCAN.

Immoler le Tyran ! Quels mortels intrépides
Seconderont ici vos fureurs parricides ?
Quels sujets oseront sacrifier leur Roi ?

ASTARBÉ.

Je n'attends rien du peuple, & j'ai compté sur moi.

N'en doute point, ce bras ſuffit à ma vengeance.
De mes cruels tranſports connois la violence.
Le Tyran juſqu'ici n'a fait naître en mon cœur
Que des emportemens de haine & de fureur :
Et dans ce jour encor où le cruel m'outrage,
Mon plus doux ſentiment eſt celui de la rage.
Qu'il ne ſe plaigne point de tant d'inimitié,
La ſienne plus barbare a tout juſtifié.

ORCAN.

Son amour, cependant, vous place au rang de Reine.

ASTARBÉ

Quel amour, ſi j'ai dû lui préférer ſa haine !
Par l'ordre de mon pere attaché près de moi,
L'habitude & le tems m'aſſurent de ta foi.
Orcan, je vais t'ouvrir mon ame toute entiere,
Cette ame, pour toi ſeul va ſouffrir la lumiere.
Rappelle-toi le jour où cet affreux Palais
Rétentit tout à coup du bruit de mes attraits ;
Tu ſçais l'obſcurité du rang où je ſuis née ;
Sans ambition, libre & du Trône éloignée ;
Encor dans l'âge, où fait pour les illuſions
Notre cœur méconnoit les grandes paſſions :
J'aimois ; heureuſe alors ! glorieuſe & contente,
Mon orgueil ſe bornoit au vain titre d'amante ;
Les Dieux alloient m'unir au ſort de mon époux,
Et les flambeaux d'hymen brilloient déja pour nous,
Quand au lit du Tyran, malgré moi réſervée,
Des bras de mon amant je me vis enlevée.
De cent coups de poignard je vis percer ſon cœur.
On ajouta bientôt l'outrage à la fureur.
Dans ce Palais funeſte on me traîna mourante ;
Pigmalion brava les larmes d'une Amante ;
Et voulant me forcer de répondre à ſes vœux,
Il ſerra de l'hymen les déteſtables nœuds.
Quel hymen ! Le cruel, dans ſa rage jalouſe,
Venoit d'empoiſonner ſa malheureuſe Epouſe,
Et dans ce jour encor, ſon frere infortuné,
Sichée, à nos Autels mourut aſſaſſiné.
Orcan, il m'inſpira la fureur qui m'anime,
Et dans ſes bras ſanglans j'ai reſpiré le crime.
Aſſiſe à ſes côtés ſur le trône des Rois,
Je devins politique & barbare à la fois.
Enfin, que te dirai-je ? A ſes deſtins unie,
Le cruel m'infecta de ſon fatal génie.

Je voulus l'en punir ; mais pour mieux le frapper,
Il étoit soupçonneux, il falloit le tromper.
On m'aimoit, & bien-tôt au vain talent de plaire
J'ajoutai l'artifice, il étoit nécessaire :
Et sans te rappeller ces intrigues de Cour,
Fruit de l'ambition plutôt que de l'amour,
Je pris sur le Tyran cet ascendant suprême
Que donne la beauté sur les souverains même.
J'obtins tout ; je régnai sur son peuple & sur lui.
Mais, Orcan, mon pouvoir l'inquiete aujourd'hui :
Il m'observe, il me craint ; ma faveur diminue,
Et peut-être ma perte est déja résolue.
De sa premiere épouse il m'apprête le sort.
Qu'il frémisse ! ma crainte est l'arrêt de sa mort.

ORCAN.

Quel mortel près de vous doit monter sur le trône,
Madame ? sur quel front mettez-vous la couronne ?
Vous connoissez nos mœurs, nos usages, nos loix ;
Tyr, pour la gouverner n'eut jamais que des Rois.

ASTARBÉ.

Qu'oses-tu m'opposer ? Apprends à me connoître.
Astarbé trop long-tems a gémi sous un maître.
Je méprise un vil peuple indocile & jaloux ;
Orcan, je régnerai sans maître & sans époux.
Par de pénibles soins au trône conservée,
Si je le partageois, je m'en croirois privée.
Je sens enfin, je sens dans le fond de mon cœur
La vaste ambition qui méne à la grandeur.
Vois jusqu'où j'ai porté mes soins & ma prudence.
Du sang des Souverains j'ai proscrit l'espérance :
Un obstacle puissant arrêtoit mes projets ;
Le Tyran eut deux fils, l'amour de ses Sujets,
Foibles, jeunes encor, mais qui pouvoient me nuire ;
Méprisables tous deux, mais qu'il falloit détruire ;
J'avois juré leur mort, rien ne put m'effrayer.
D'un complot criminel j'accusai le premier,
De ses plus noirs poisons j'armai la calomnie.
Le Tyran inquiet, qui craignoit pour sa vie,
N'éclaircit rien, crut tout, & sur mon seul rapport,
De son malheureux fils il ordonna la mort.
Bacazar restoit seul : plus heureux que son frere,
Il avoit pour appui la tendresse d'un pere,
Et la pompe & l'éclat dont brilloit cette Cour,
De son fatal hymen nous annonçoit le jour ;

Cette même Leuxis, dont la fierté m'offense,
L'obtenoit pour époux, & trompoit ma prudence:
Mais du fatal hymen je reculai l'instant,
Et ma main sépara l'Amante de l'Amant.
Il étoit dans cet âge, où Tyr voit sa jeunesse
Aller chercher les arts dans le sein de la Grece.
J'usai de ce prétexte, il partit pour Samos,
Le Pilote séduit, le plongea dans les flots.
On crut que le Vaisseau surpris par un orage,
Avoit enveloppé le Prince en son naufrage;
Et le Peuple crédule acceptant ce rapport,
Il n'imputa qu'aux Dieux le malheur de sa mort.
Voilà par quels degrés l'adroite politique
M'approche à chaque instant du pouvoir despotique;
Il ne faut plus qu'un pas, je le fais en ce jour;
Je sers l'ambition & je venge l'Amour.

ORCAN.

Mais ne craignez-vous point que le Peuple indocile
Ne s'oppose au succès d'un projet inutile?
Vous devez redouter ses noirs ressentimens.
Plus d'un Peuple, Madame, a vengé ses Tyrans.

ASTARBÉ.

Je ne m'abuse point; je sçais qu'on me déteste;
Je sçais que Tyr me voit comme un montre funeste;
Artisan de ses maux, destructeur de ses Loix,
Ennemi de ses Dieux, & Tiran sous ces Rois:
Va, je me rends justice, & n'ai pu me séduire
Jusqu'à me déguiser la haine que j'inspire.
Mais cette inimitié qui t'allarme pour moi,
Redouble ma fureur & non pas mon effroi.
Moi, redouter, moi, craindre une foule impuissante
De foibles citoyens que mon nom épouvante!
Que m'importe la haine ou l'amour des mortels?
Orcan, je veux un Trône, & non pas des Autels.
Poursuivons mes desseins: on dit que dans Carthage
La suberbe Didon forme un nouvel orage,
Et que bien-tôt ici cette Reine en courroux,
Doit venir pour venger l'ombre de son Epoux:
Je dois la craindre, Orcan; la foudre qu'elle apprête,
En frapant le Tyran, tomberoit sur ma tête;
Différer, c'est l'attendre, il faut la prévenir;
Je sçais de quels ressorts il faudra se servir.
Et toi, va rassembler cette foule importune
Que l'intérêt enchaîne au char de ma fortune;

Tous ces vils Courtisans, ces flatteurs corrompus,
Comblés de mes bienfaits, me sont déja vendus.
Mais fais venir sur-tout le farouche Zopire;
Ce Zopire est un traître, & j'ai sçu le séduire;
Autrefois vertueux, aujourd'hui criminel;
Né foible, & cependant politique & cruel.
C'est un de ces humains guidé par leurs caprices,
Dont on met à profit les vertus ou les vices.
Vole, Orcan, & sur-tout renferme dans ton cœur
Des secrets dont tu vois la sombre profondeur.
Mais que me veut Leuxis?

SCENE IV.

ASTARBÉ, LEUXIS, ARSACE.

LEUXIS.

Vous l'emportez, Madame,
J'abaisse en frémissant la fierté de mon ame;
Moi, qui ne dûs jamais reconnoître vos loix,
Moi, la sœur de Sichée, & fille de nos Rois,
Je viens vous implorer: les malheurs de ma vie
M'ont réduite à l'opprobre où je suis avilie.
Assez long-tems vos yeux ont joui de mes pleurs.
Ce Palais a pour moi d'éternelles horreurs;
J'y frémis, & j'y vois une main meurtriere,
Fumante encor du sang de ma famille entiere.
Obtenez de mon Roi qu'abandonnant ces lieux,
Je puisse, avec Didon, sur des bords plus heureux
Déplorer en secret nos longues infortunes:
L'hymen unit nos droits, nos pertes sont communes.

ASTARBÉ.

Madame, je le sçais, les mêmes intérêts
Vous livrent l'une & l'autre à de pareils regrets.
Didon dans le complot d'une injuste vengeance,
Vous a vue avec elle agir d'intelligence;
Et si Pigmalion écoute mes avis,
Sa main n'unira pas ses plus grands ennemis;
Vous ne verrez jamais les rivages d'Afrique.

LEUXIS.

Et voilà donc les ſoins de votre Politique ?
Me peignant à ſes yeux ſous d'affreuſes couleurs,
De votre Epoux trompé vous armez les fureurs :
Qui de nous envers lui ſe montra plus perfide ?
Ai-je livré ſon ſang à ſa main parricide ?
Ah ! tandis qu'à ſes fils on arrachoit le jour,
L'un avoit mon eſtime, & l'autre mon amour :
Et cependant c'eſt moi que l'on traite en coupable ;
Moi, qui dans les aprêts d'un hymen favorable,
De mon frere immolé perdant le ſouvenir,
Au fils de l'aſſaſſin conſentoit à m'unir.

ASTARBÉ.

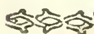
Si Bacazar n'eſt plus, ſa mort n'eſt pas mon crime.

LEUXIS.

Je ne ſçais de quel bras il mourut la victime.
Mon déſeſpoir ne peut en accuſer les Dieux ;
Ils aiment les mortels qu'ils ont fait vertueux.
De plus juſtes ſoupçons s'élevent dans mon ame ;
J'ai perdu mon Amant, & vous régnez, Madame.

ASTARBÉ.

Je ne répondrai point à d'injuſtes diſcours,
Dictés par la douleur & que l'on tient toujours.
Je ne dirai qu'un mot. Oui, Madame, je régne ;
Pardonner ou punir, je puis tout.... Qu'on me craigne.



SCENE V.

LEUXIS, ARSACE.

ARSACE.

L'Infortune à ce point peut-elle s'égarer ?
Vous l'avez offenſée, il falloit l'implorer ;
Tout gémit, tout périt ſous ſa main criminelle.

LEUXIS.

Moi, que je tombe aux pieds d'une Reine cruelle !
Sans nous déshonorer, cédons à nos malheurs.
Mourons, briſons des fers arroſés de mes pleurs ;
Que mes yeux ne ſoient plus les témoins de ſa rage :
Mépriſable dans Tyr, dangereuſe à Carthage,

Quand je m'apprête à fuir vers de plus doux climats,
La barbare en ces lieux veut retenir mes pas.
Sous les loix d'une femme en esclave enchaînée,
C'est traîner trop long-tems ma vie infortunée.
J'ai fatigué le Ciel de mes vœux superflus ;
Il est sourd à mes cris, & Bacazar n'est plus !
Mourons, vous dis-je.

ARSACE.

Il faut tout espérer encore.
Le jour de la vengeance éclate avec l'aurore.
Le vertueux Narbal ramené dans ces lieux,
Nous promet ce grand jour, l'annonce au nom des Dieux.

LEUXIS.

Je connois ce Vieillard : trop sensible à mes peines,
Narbal veut me donner ces espérances vaines,
Dont la pitié souvent amuse la douleur.
L'amertume a rempli le vuide de mon cœur.
Ah ! quand il faut haïr jusqu'à mon existence,
Que je goûterai mal une foible vengeance !
Sans être réparés, les crimes sont punis.
Hélas ! Pigmalion me rendra-t'il son fils ?

ARSACE.

D'un bonheur imprévu Narbal veut vous instruire ;
Princesse, il vous attend.

LEUXIS.

Qu'auroit-il à me dire ?
Allons voir, j'y consens, ce Mortel vertueux ;
Le sage fut toujours l'appui des malheureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, NADOR.

NADOR.

Zopire, tu connois les desseins de la Reine ;
Dans ce Palais sanglant son ordre nous ramene.
Quoi ! lorsque ses fureurs devroient nous indigner,
Nous allons les servir !

ZOPIRE.

Nador, il faut régner.
Tu frémis ? Ce projet te trouble & t'intimide ?
Le Tyran va tomber sous le glaive homicide.
Seconde mon audace, & le peuple étonné,
Du bandeau de ses Rois me verra couronné.
Astarbé dans ce jour immole sa victime :
Perdons la criminelle, & jouissons du crime.
Sous un Sceptre de fer trop long-tems accablés,
D'un Sceptre plus pesant craignons d'être foulés.
Sur les débris du Trône & de la tyrannie
Elevons un pouvoir utile à la Patrie :
Rapellons dans ces lieux la justice & les mœurs.
C'est pour vous rendre heureux que j'aspire aux grandeurs.

NADOR.

Dans ce vaste projet je te plains & t'admire.
Astarbé tient ici les rênes de l'Empire ;
Sur elle sans péril peux-tu les usurper ?

ZOPIRE.

Elle me craint, Nador, & je puis la tromper.
Tantôt dans ses terreurs je l'ai vûe elle-même
M'offrir avec sa main l'éclat du Diadème ;
Elle veut que mon bras, de cet espoir flatté,
Enchaîne sous ses loix un peuple révolté.
J'accepte tous les dons que me fait sa foiblesse ;
Mais c'est pour les remettre aux mains de la Princesse.
Leuxis, seul rejetton de la tige des Rois,

Opose

Opose à mes desseins de légitimes droits :
Heureuse & triomphante, & par moi couronnée,
Que l'Hymen à mon sort joigne sa destinée.
Ne crois pas cependant qu'un cœur ambitieux,
Asservi par l'amour, en ressente les feux :
Leuxis, sans m'éblouir par l'éclat de ses charmes,
Me plaît par ses vertus, me touche par ses larmes.
Astarbé sur mon cœur peut moins par ses bienfaits ;
Je vois avec mépris l'orgueil de ses attraits.
O vertu ! telle est donc ta puissance suprême !
On t'aime, on te respecte au sein du crime même.

NADOR.

Tu voudrois réunir dans ton cœur combattu,
la fureur, la pitié, le crime & la vertu.
Pour éviter les noms d'usurpateur, de traître,
Tu défends dans Leuxis le sang qui l'a fait naître :
Cependant, poursuivant ce sang infortuné,
Tu souffres que ton Roi périsse assassiné !
Tu crois que son trépas sauvera cet Empire !
Tu veux perdre Astarbé... Tu veux régner, Zopire.
Ah ! quels sont tes desseins ! Par quel contraste affreux,
Es-tu donc à la fois barbare & généreux ?

ZOPIRE.

Je sçais des Souverains quel est le privilége.
Mon bras n'est point armé d'un couteau sacrilége.
Je voudrois de mon Roi prévenir le malheur :
Mais comment l'arracher à sa propre fureur ?
Accuser à ses yeux une épouse qu'il aime,
Ce n'est point le sauver, c'est me perdre moi-même.
La barbare abusant des droits de la beauté,
Sçaura d'un voile épais couvrir la vérité ;
Et d'un amour trompeur employant l'artifice,
Faire tomber sur moi le crime & le suplice.
Que te dirai-je encor ? Sans cesse partagé,
Ami de la vertu, dans le crime engagé,
J'ai balancé long-tems ; mais enfin moins timide,
L'ambition me parle, & sa voix me décide.
De nos amis communs va disposer les cœurs.
Je vais tromper la Reine en servant ses fureurs.
Elle vient : laisse-nous.

SCENE II.

ASTARBE', ZOPIRE, ORCAN.

ASTARBE'.

ENfin, brave Zopire,
Ce jour va terminer les malheurs de l'Empire.
Hâtez-vous, raſſemblez vos généreux amis.
Servez-moi ; je l'ai dit, le Trône eſt à ce prix.

ZOPIRE.

Nos Conjurés ici s'empreſſent de ſe rendre....

ASTARBE'.

L'ordre n'eſt point donné, Zopire... il faut l'attendre.
Il n'eſt pas tems encor d'annoncer mes projets ;
On ne les connoîtra qu'au moment du ſuccès.
Vous, que ſur mes deſſeins ma confiance éclaire,
Songez qu'un Conjuré doit agir & ſe taire.
Préparez en ſecret ces armes, ces poignards,
Ces inſtrumens de mort cachés en ces remparts.

ZOPIRE.

Grande Reine, croyez que l'ardeur qui m'inſpire,
Que l'amour....

ASTARBE'.

Arrêtez : Vous me trompez, Zopire.
Je connois vos pareils ; la fiere ambition
Anéantit en eux toute autre paſſion :
C'eſt au ſoin de régner que leur grand cœur s'aplique ;
L'amour n'eſt à leurs yeux qu'un reſſort politique,
Qui d'un ſexe crédule, objet de leur mépris,
Peut ſéduire à leur gré les faciles eſprits.
Mais vous n'avez point dû, quelque ſoin qui vous preſſe,
De ce ſexe avili m'imputer la foibleſſe.
Par ce lâche détour enfin vous m'offenſez ;
Ou vous me croyez foible, ou vous me trahiſſez.
Allez : Pigmalion près de moi va ſe rendre :
Je l'attends, & peut-être il pourroit nous ſurprendre.
Laiſſez-nous, & ſongez quand je promets ma mains,
Qu'un vil adorateur y prétendroit en vain :
Diſputez-là, Zopire, elle eſt le prix du zèle,

SCENE III.

ASTARBE', ORCAN.

ORCAN.

AInsi, vous couronnez un esclave infidéle !

ASTARBE'.

En offrant à ses vœux la suprême grandeur,
De ce vil Conjuré j'irrite la fureur.
Séduit par cet espoir, son intérêt l'anime ;
Et l'intérêt, Orcan, facilite le crime.
L'art d'offrir sa parole, & l'art de la trahir,
C'est la vertu des Grands, je sçaurai m'en servir.
Que Zopire frémisse en trahissant son Maître :
C'est de lui que japrends à redouter un traître.
Je préviendrai dans lui le crime ou le remord,
Et mon bras, pour tout prix, lui destine la mort.
Hâtons de nos desseins l'heure trop différée,
Ou craignons du Tyran la fureur égarée :
Ce monstre, d'épouvante & de trouble oppressé,
Semble entrevoir le coup dont il est menacé.

ORCAN.

Eh qui soupçonne-t-il ?

ASTARBE'.

Moi-même la premiere,
Le jour, l'air qu'il respire, & la nature entiere.
Rassemblons sur Leuxis ses soupçons odieux ;
Rendons-là criminelle & suspecte à ses yeux.
Il faut la perdre Orcan, Leuxis pourroit me nuire ;
Mais ne nous chargeons pas du soin de la détruire.
Le Phénicien l'aime : attendri sur son sort,
Il puniroit sur moi le crime de sa mort.
Que le Tyran l'immole, & par ce coup barbare
Qu'il autorise ici le coup qu'on lui prépare.
Des Peuples indignés qu'il devienne l'horreur.
La politique, Orcan, fait plus que la fureur.
Par la main du Tyran j'immole mes victimes ;
Et je veux l'accabler du fardeau de mes crimes.
Il vient.

SCENE IV.

PIGMALION, ASTARBÉ, ARSACE, GARDES.

ASTARBE'.

SEigneur, quel trouble égare ici vos pas!
Où courez-vous? Pourquoi ces farouches Soldats?
De quel nouvel effroi votre ame est-elle atteinte?
Ah! Parlez.

PIGMALION.

Mes pareils sont-ils jamais sans crainte?
Madame, ces remparts de mes crimes remplis,
D'un peuple gémissant me répétent les cris:
Hélas! & dans ces cris jettés par l'innocence,
J'entends toujours frémir la voix de la vengeance.
Je combats vainement une juste terreur;
Le remords me détrompe & tonne dans mon cœur.
Tout présente à ma vue une image effrayante:
Je vois loin de ces bords une Reine puissante,
De ses vaisseaux nombreux couvrir le sein des mers,
Et chercher des vengeurs dans un autre Univers;
Mes sujets dans ces murs, l'Africain dans Carthage,
Les Dieux même irrités accélérent l'orage.
Je veux les prévenir: plus juste désormais,
Sur un Peuple opprimé regnons par les bienfaits.

ASTARBE'.

Tels sont donc vos desseins? Quelle indigne foiblesse!
Une ombre, un vain remords, un phantôme vous blesse!
Hé quoi, d'un Peuple vil craignez-vous les clameurs?
Vous allez, dites-vous, réparer ses malheurs,
Répandre vos bienfaits sur cette foule obscure;
Ah! laissez-lui plutôt la plainte & le murmure.
Qu'importe qu'il gémisse? il est né pour servir;
A la rebellion craignez de l'enhardir.
Loin de la relâcher, il faut serrer sa chaîne;
C'est par la fermeté que l'on dompte sa haine.
Enfin, ne souffrez point qu'il éléve sa voix;
Qu'il ose sur le Trône interroger ses Rois.
Des Dieux que vous craignez, imitez les exemples;
C'est la foudre à la main qu'ils obtiennent des Temples;

Le mistere & la crainte entourent leurs Autels :
Punissez, & comme eux effrayez les Mortels.

PIGMALION.

Hé bien, Madame, hé bien ; il faut toujours se rendre,
Toujours suivre vos loix, les chérir, en dépendre.
Cependant Phadaël à la mort condamné,
Mes sujets poursuivis, Sichée assassiné,
Tant de maux n'ont-ils point assouvi ma furie ?
Faut-il verser encor le sang de ma Patrie ?
Quels funestes conseils ! Je les ai trop suivis,
Madame, & ce sont eux qui perdirent mes fils.
A ce noir souvenir, la voix de la nature
Jette au fond de mon cœur un effrayant murmure.

ASTARBE'.

J'ignorois jusqu'ici le but de vos discours,
Seigneur ; mais mon esprit en a suivi le cours ;
Le reproche les dicte, & votre ame égarée
S'abandonne aux remords dont elle est déchiré ;
La crainte y verse aussi son funeste poison ;
Et l'un & l'autre enfin vous menent au soupçon.
Vous m'accusez, cruel ! apprenez-moi mes crimes.
Cette main fume encor du sang de mes victimes ;
Je ne m'excuse point ; j'ai tout osé pour vous ;
Des traîtres, des ingrats sont tombés sous mes coups :
Leur sort vous attendrit ; quelle pitié frivole,
Quand vous êtes le Dieu pour qui je les immole !
Et quels sont, après tout, vos crimes & les miens ?
Outrageant la nature, & brisant ses liens,
Sichée enorgueilli des droits de sa Thiare,
Prêtre séditieux, frere injuste & Barbare,
Du Peuple contre vous souleva les esprits.
Plus criminel encore le premier de vos fils,
De vos augustes jours détestant la durée,
Osa lever sur vous sa main dénaturée.
Vous les avez punis ; & vous qui les plaignez,
Ce n'est que par leur mort qu'aujourd'hui vous regnez.
La violence aux Rois est souvent nécessaire.
Dussiez-vous m'en punir, je ne puis plus vous taire
Que dans ce jour encor, dans ces mêmes momens,
Vous êtes menacé des périls les plus grands ;
Qu'il faut les prévenir ou payer de sa tête.

PIGMALION.

O Ciel ! que dites-vous ?

ASTARBE'.

La révolte s'apprête.

PIGMALION.

Achevez ; nommez-moi mes lâches ennemis.

ASTARBE'.

Il en refte un , Seigneur.

PIGMALION.

Ah ! quel eft-il ?

ASTARBE'.

Leuxis.

Décidez vos foupçons entre elle & votre époufe.
Du nœud qui nous unit, indignement jaloufe,
Leuxis médite ici de criminels deffeins ;
Tantôt elle fuyoit vers les bords Africains ;
Jugez fur cet avis quel intérêt me guide ;
Ou plutôt, je l'ai dit, que votre ame décide.
Un abîme profond eft ouvert fous vos pas :
Voyez, examinez, & ne m'en croyez pas.
Je vous laiffe, Seigneur.

SCENE V.

PIGMALION, ARSACE.

PIGMALION.

ELle me fuit, Arface ;
Le fer eft fufpendu ; fa chute me menace ;
Sur le foin de mes jours réveillons fon ardeur ;
Mes foupçons, mes remords ont irrité fon cœur.
Par elle je veux-tout, je crains ou je défire :
Quel afcendant vainqueur ! qu'il lui donne d'empire !
Quoi ! Leuxis me trahit !... Venge un Roi malheureux.
Qu'on la charge de fers.... Il le faut.... Je le veux.

ARSACE.

Ah ! Seigneur différez. Aux genoux de fon Maître,
Narbal....

PIGMALION.

Que me veut-il ? Qu'il vienne ; il peut paroître.
Helas ! dans les horreurs de l'état où je fuis,
Tout voir & tout entendre, eft tout ce que je puis.

SCENE VI.

PIGMALION, NARBAL.

PIGMALION.

Sage Vieillard, approche, & bannis toute crainte;
Narbal peut aujourd'hui s'expliquer ſans contrainte.
On parle de complots, de vengeurs, d'aſſaſſins.
Tu m'as dit mille fois qu'il n'eſt point de chemins
Qui menent juſqu'à nous la vérité ſevére;
On l'envelope ici des ombres du myſtére.
Réponds : j'attends de toi des éclairciſſemens :
Quels ſont mes ennemis ?

NARBAL.

Je connois les plus grands,
D'autant plus dangereux, d'autant plus redoutables,
Que voilant leurs fureurs ſous des dehors aimables,
Pour les empoiſonner ils ſéduiſent les cœurs.

PIGMALION.

Ces ennemis cruels, qui ſont-ils ?

NARAL.

Vos flatteurs,
Mortels nés pour corrompre, auſſi-bien que pour feindre.
Ah ! plût aux Dieux qu'un Roi n'eût que ſon Peuple a craindre!
Un bienfait le fléchit, & peut le déſarmer;
Mais le flatteur toujours nuit & ſe fait aimer.
On vous trompe, Seigneur; Aſtarbé vous abuſe.

PIGMALION.

Téméraire, arrêtez ! le Tyrien l'accuſe,
Je ne conſulte point ces ſentimens jaloux,
Et je n'en crois, enfin, ni ce Peuple, ni vous.
C'eſt ſur d'autres objets qu'il falloit me répondre.
On dit que ſur mes jours l'orage eſt prêt à fondre.
L'infidelle Leuxis, injuſte en ſa douleur,
S'eſt unie en ſecret aux deſſeins de ma ſœur :
Elle fuyoit, dit-on, vers les rives d'Affrique.
Quels projets trame ici ſa vaine politique ?

NARBAL.

Je vous réponds, Seigneur, des vertus de Leuxis.

PIGMALION.

Elle pleure Sichée !

NARBAL.

Et pleure votre fils !

PIGMALION.

Non, je n'approuve point sa fuite dans Carthage.
Vous-même, retiré dans un désert sauvage,
Vous n'avez pu, sans crime, errant & loin de moi,
Ensevelir des jours qui sont à votre Roi.

NARBAL.

Dans mon désert, Seigneur, la vieillesse pesante
Dénouoit le tissu d'une vie innocente.
Je mourois chaque jour, & mourois sans effort:
Hélas! m'enviez-vous la douceur de ma mort?
Quand sous le faix des ans ma vieillesse succombe,
Serois-je à redouter sur les bords de ma tombe?
Le sage ne meurt point sous les lambris des Rois.
Loin de ces lieux, Seigneur, sous mes rustiques toits,
Gémissant en secret des crimes de la terre,
Mes prieres des Dieux désarmoient la colere.
Ma voix les imploroit pour le Peuple, pour vous;
Et je m'étois flatté de suspendre leurs coups.
Ah! ne déchirez plus le sein de ma Patrie.

PIGMALION.

Un Peuple factieux attente sur ma vie!

NARBAL.

Et le flechirez-vous par d'indignes fureurs?
Le regne le plus sûr est le regne des cœurs.
Vous êtes Roi sans doute, & ce titre est auguste;
Mais il faut être encor humain, généreux, juste,
Offrir aux malheureux des soins compatissans.
Héros, Législateurs, Monarques, Conquerans,
De ces titres pompeux dont la gloire nous nomme,
En est-il un pour nous plus grand que le nom d'homme?
C'est le premier, Seigneur, & sans l'humanité,
Tout jusqu'à la vertu, n'est que férocité.
Vous craignez, dites-vous, le Peuple & sa furie:
Abjurez aujourd'hui l'affreuse tyrannie,
Et Narbal vous répond du salut de vos jours.
Combien ce Peuple alors en chériroit le cours!
Vos remords, vos terreurs, oui, tout semble vous dire
Qu'il faut pour être heureux dans les soins d'un Empire,
Regner par les bienfaits, par les mœurs, par les loix.
Le malheur des Etats fait le malheur des Rois.

PIGMALION.

PIGMALION.

Ote à la vérité ce langage inflexible :
Tu veux la faire aimer & tu la rends terrible.
Cruel, fuis loin de moi ; tu m'arraches le cœur.

NARBAL *aux genoux de Pigmalion.*

Ainsi vous le fermez aux cris de ma douleur !
Par ces genous sacrés, ô mon Roi, par vous-même,
N'irritez plus des Dieux la justice suprême.
Ah ! que ne sçavez-vous de quel bienfait heureux
Ils recompenseroient votre retour vers eux.
Il en est un, Seigneur, inesperé sans doute.
Le Ciel sçait les desirs & les vœux qu'il me coûte ;
Il ne les rendra point & vains & superflus.
Votre fils malheureux....

PIGMALION.

Mon fils ! je n'en ai plus.

NARBAL.

Il est vrai qu'une Reine implacable & barbare,
Proscrivit leurs jours ; mais...

PIGMALION

Ta haine se déclare.
Tu veux perdre Astarbé... J'entrevois vos raisons :
Sa vigilance a soin d'éclairer mes soupçons.
De vos obscurs desseins je perce le mystere ;
J'y porte le flambeau, mais en Juge sévére.
Astarbé vous déplaît, je l'oppose à vos coups,
Et je mets ce rempart entre mon Trône & vous.
Je sçais jusqu'où vos cris portent leur insolence ;
Vous demandez sa tête ! ô fureur ! ô vengeance !
Tremble, Peuple indocile, & qui m'ose irriter !
C'est elle, pour punir, que je vais consulter.



SCENE VII.

NARBAL *seul.*

Par quel accueil trompeur il sçavoit me séduire !
Sur son faux repentir ma bouche alloit tout dire.
Tout, jusqu'à ses remords, n'est en lui que fureur.
Quel secret le barbare arrachoit à mon cœur !
Secret, qu'un malheureux confie à ma prudence.
Grands Dieux ! ne trompez point ma plus chere espérance ;

Rendez à la Patrie un Prince vertueux :
Rendez-moi Bacazar... Hélas ! quels sont mes vœux ?
Au sein de ses remparts une femme cruelle....
Dans quel séjour de sang ma tendresse l'appelle !
O Ciel n'écoute point mes desirs imprudens,
Et cache la vertu loin de l'œil des Tyrans.
Cher Prince, s'il est vrai que le Ciel favorable,
Ait étendu sur toi sa puissance équitable ;
Si tu vis, si j'en crois ces traits chers & connus,
Que ta main a tracés, & que mes yeux ont lûs ;
Fuis loin de ce Palais. Dans ces climats sauvages,
Sans doute que tes jours sont purs & sans nuages.
L'humanité sensible adoucit tes malheurs.
Et qu'aurois-tu dans Tyr ? Mes soupirs & mes pleurs,
Tribut insuffisant qu'on paye à la misere.
Hélas ! tu n'aurois pas le cœur même d'un Pere.
Arsace ! que veut-il ?

SCENE VIII.

NARBAL, ARSACE.

ARSACE.

Leuxis est dans les fers.
Suis-moi, viens l'arracher au plus affreux revers.
A ma fidélité le Tyran la confie :
Mais enfin je crains tout, je tremble pour sa vie.
Pigmalion à peine avoit quitté ces lieux,
Parcourant ce Palais, interdit, furieux,
Il menace, il frémit, il me voit & m'appelle :
» Répons-moi, m'a-t-il dit, d'une esclave infidelle ;
» Qu'on arrête Leuxis ; l'ingrate me trahit.
De ses cris effrayans la voute retentit.
L'implacable Astarbé, par ses cris attirée,
Terrible & menaçante aussi-tôt s'est montrée.
Tout fuit à leur aspect, & frémissant d'horreur,
Moi-même je les laisse en proye à leur fureur.

NARBAL.

Viens. N'opposons encor que des pleurs à leur rage.

Les prieres, les vœux sont les armes du sage;
Dans le malheur public il invoque les Dieux :
Il plaint ses Rois, les sert, & meurt encor pour eux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BACAZAR, NARBAL.

BACAZAR.

Cruel Narbal, cessez de retenir mes pas,
Mon pere regne ici, je vole dans ses bras.
N'opposez plus vos pleurs à mon impatience.
Vous frémissez ! Ne puis-je après dix ans d'absence,
Attendre, en ce Palais un destin plus heureux?
Les Dieux m'ont-ils trompé?

NARBAL.

N'accusez point les Dieux.
Vous vivez, Bacazar, & moi-même j'admire
A travers quels écueils ils ont sçu vous conduire.
Prince, vous n'êtes plus sur ces bords étrangers,
Où vos jours couloient purs, à l'abri des dangers.
Dans ce sejour de sang la mort vous environne,
L'humanité s'y plaint, la nature y frissonne.
Venez, suivez mes pas au fond de mes déserts.

BACAZAR.

Qui? moi, languir encor au bout de l'univers?
Quels sont donc les périls que votre ame redoute?
Leuxis vit, & ces lieux me l'offriront sans doute.
Quand je retrouve un Pere, une Amante, un Ami,
Dois-je craindre les coups du destin ennemi?
Les larmes de Leuxis ont fléchi sa colere;
N'en doutez point, je vole....

NARBAL.
Arrêtez, téméraire !
Au ſein de vos malheurs je vous ai méconnu ;
Mais craignez les regards d'un œil plus prévenu.
Peut-être à votre aſpect, Aſtarbé détrompée,
Connoîtra la victime à ſes coups échappée.
Ne vous raſſurez point ſur un douteux oubli.
De ſurveillans cruels ce Palais eſt rempli :
J'ignore les projets de ces ames obſcures ;
Mais tantôt j'ai cru voir de leurs bouches impures
Sortir l'ordre du crime & des aſſaſſinats ;
L'implacable Aſtarbé ſembloit armer leurs bras :
De la barbare enfin la fureur eſt extrême.
Je tremble pour Leuxis, pour vous, pour le Roi même.
BACAZAR.
O Ciel ! il eſt donc vrai que ce monſtre odieux
Reſpire, & ſouille encore le rang de mes ayeux ?
Aſtarbé ! Dieux vengeurs, quels ſont donc les coupables,
Pour qui vous reſervez-vous foudres redoutables ?
Narbal rappellez-vous ces jours infortunés,
Ces lamantables jours à la mort deſtinés,
Ces jours cruels, temoins du meurtre de mon frere ;
Où moi-même banni de la Cour de mon pere,
De la tendre Leuxis recevant les adieux,
Mourant, déſeſpéré, j'abandonnai ces lieux.
Que de maux m'annonçoit un éxil ſi funeſte !
NARBAL.
Et que tenta ſur vous la main que je déteſte ?
BACAZAR.
Nous partons. De Samos je découvre les bords ;
Dévoré d'amertume, en proye à mes tranſpots,
Mon cœur étoit toujours rempli de mon amante.
De mes vils aſſaſſin la rage frémiſſante
S'annonce par un cri dans les airs élancé ;
De l'impie Aſtarbé le nom fut prononcé.
Autour de la Victime on ſe preſſe en tumulte ;
Sur le choix de ma mort on balance, on conſulte ;
Un reſte de pitié détermine ce choix.
Leur fureur n'oſe encor verſer le ſang des Rois.
Ces laches meurtriers, en détournant la vue,
Me plongent en tremblant ou ſein de l'onde émue.
Je roule au gré des flots, & je vois tour à tour
La profondeur des mers & la clarté du jour.

La mort evironnoit ma fatale exiſtence.

NARBAL.

Quel bras vous a ſouvé ?

BACAZAR.

La céleſte puiſſance
Sans doute prit alors pitié de mes malheurs.
La voix de la nature a droit ſur tous les cœurs.
J'apperçois tout à coup une barque flottante,
Où des humains m'offroient une main bienfaiſante;
Ils m'arrachent des flots dans l'ombre de la nuit,
Sur les bords de Samos leur barque me conduit.
Errant, traînant par tout le poids de ma miſere,
J'arroſois de mes pleurs cette rive étrangere;
Mais pourquoi rappeller ce ſouvenir affreux ?
La honte, le mépris ſuivent les malheureux:
Leur atteinte cruelle a fletri ma juneſſe;
Enfin, j'ai tout ſouffert.

NARBAL.

Dieux! je vois la Princeſſe.
Ah! cher Prince, fuyez.

SCENE II.

BACAZAR, NARBAL, LEUXIS *enchaînée*, ARSACE.

BACAZAR.

Où ſuis-je, malheureux!
Que m'annoncent ces fers ? Leuxis eſclave! .... ô Dieux!

LEUXIS.

Arſace ſoutiens-moi dans cet état funeſte;
Guide mes pas tremblans vers l'appui qui me reſte.
Ah, Narbal!

BACAZAR *troublé.*

Ah, Leuxis! .... Ces fers me font horreur.

LEUXIS.

Quel eſt cet inconnu, ſenſible à mon malheur ?
Ses yeux, à mon aſpect, ſe rempliſſent de larmes!
Pour les infortunés que les pleurs ont de charmes!
Mais ditez-moi, Narbal, quel eſt donc ce bonheur
Annoncé par vous-même, & promis à mon cœur ?

Et pourquoi ce mortel, indifférent peut-être,
Augmente-t-il l'espoir que vous avez fait n'aître ?

Bacazar se jette aux genoux de Leuxis.

Tu tombes à mes pieds, & ton œil enflammé !

BACAZAR.

Je suis....

LEUXIS.

N'acheve pas.... Va, mon cœur t'a nommé.

BACAZAR.

Ah ! ma chere Leuxis, mon ame intimidée
Se refuse au bonheur dont tu me peins l'idée.
Ainsi donc tes malheurs ont égalé les miens ?
Leuxis, je veux briser tes indignes liens.

LEUXIS.

Ah ! qu'importe mes fers ? Va, ma joie est entiere ;
Cher Prince, dans tes bras il n'est rien qui l'altere.
C'est par des pleurs de sang que j'ai pleuré ta mort :
La fureur des humains, les outrages du sort,
Les affronts, les mépris d'une Reine cruelle ;
Leuxis épuisa tout dans sa douleur mortelle.
J'ai baissé dans l'opprobre un front humilié.
Tu vis, je te revois, & j'ai tout oublié.

BACAZAR.

Errant & fugitif de rivage en rivage,
Mes malheurs n'avoient point ébranlé mon courage.
Je me croyois alors le seul infortuné.
Mais que dans ce Palais, à tes pieds ramené,
Loin d'y finir nos maux & nos communes peines,
Je doive encor me plaindre & pleurer sur tes chaînes ;
Ce dernier coup du sort accable ma vertu.
Que punit-on dans toi ?

LEUXIS.

Ma douleur.

BACAZAR.

Que dis-tu !
Quel monstre assez barbare ?....

LEUXIS.

Arrête : c'est ton pere.

BACAZAR.

Je vole à ses genoux désarmer sa colere.

LEUXIS.

Non, cher Prince, demeure.... Ah ! sçait-il pardonner ?

BACAZAR.

Il reverra son fils.

LEUXIS.

Il va l'aſſaſſiner !
Aſtarbé dans ſes bras te pourſuivroit encore.
Tu déchires, cruel, une ame qui t'adore.
Ah ! ne préferes point la nature à l'amour !
L'écouta-t-on jamais dans cette affreuſe Cour ?
N'expoſe point des jours plus chers que mes jours même.
Cher Prince, ton bonheur fait mon bonheur ſuprême.

NARBAL.

Ah, Ciel ! Aſtarbé vient.

BACAZAR.

Son aſpect odieux
Me fait frémir d'horreur.

LEUXIS.

Cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom de notre amour, diſſimule.

NARBAL.

Je tremble.
Ah! ne la bravez point.



SCENE III.

ASTARBÉ, BACAZAR, LEUXIS, ARSACE, ZOPIRE, NARBAL, GARDES.

ASTARBÉ.

La haine les raſſemble.
Mais, quel eſt ce mortel inconnu dans ces lieux ?

NARBAL.

Le hazard vient ici de l'offrir à nos yeux.

ASTARBÉ *à Bacazar.*

Qui t'amene à la Cour ; & qu'elle eſt ta Patrie ?
Réponds-moi.

BACAZAR.

C'eſt dans Tyr que j'ai reçu la vie :
J'en ſortis malheureux, proſcrit, abandonné ;
J'y reviens plus à plaindre & plus infortuné.

ASTARBÉ.

Quels ſont donc tes deſtins ?

BACAZAR.

L'opprobre & la miſere.

ASTARBE'.

Dans ce Palais des Rois que cherches-tu ?

BACAZAR.

Mon Pere.

ASTARBE'.

Quel eſt-il

LEUXIS *à part.*

Je frémis !

BACAZAR.

Arraché de ſes bras,
Loin de lui, dès l'enfance, on entraîna mes pas.
On le dit malheureux : je le plains & je l'aime.
Que l'auteur de nos maux les éprouve lui-même !

ASTARBE'.

Ce n'eſt point me répondre, & ces vagues diſcours...

NARBAL.

Madame, de quels ſoins...

ASTARBE'.

J'entrevois vos détours.
Je ſçais ce qu'en ces lieux prépare votre haine.
Un eſclave, courbé ſous le poids de ſa chaîne,
Contre ſes Souverains aigri par le malheur,
A la révolte, au crime ouvre aiſément ſon cœur.
Sur vos fronts interdits la terrreur eſt empreinte.
Ma préſence vous trouble... Il s'abaiſſe à la feinte.
Sur vos ſombres complots c'eſt aſſez m'éclaircir.
Quel que ſoit ce mortel, c'eſt un traître à punir.
Qu'on l'arrête.

NARBAL.

Madame, à la Cour de leur Maître
Les mortels malheureux ne peuvent-ils paroître ?
La demeure des Rois n'eſt-elle plus pour eux
Un azile auſſi sûr que les Temples des Dieux ?
Que vous importe, enfin qu'un malheureux reſpire ?

ASTARBE'.

Tout importe à qui ſçait gouverner un Empire.
Qu'on l'entraîne, ſoldats.

NARBAL.

Ah ! Madame, arrêtez !
Je réponds de ſa foi.

ASTARBE'.

ASTARBÉ.
aux Gardes. *à la Princesse.*
Suivez leurs pas...... Sortez.

SCENE IV.

ASTARBE', ZOPIRE.

ASTARBÉ.

QUe prétendoit ici ce mortel téméraire ?
Il unit à la fois l'orgueuil & la misere.
J'ai tremblé devant lui ; je ne sçai quel effroi
A son fatal aspect s'est emparé de moi !
De sa voix, de ses traits, une confuse idée
Frappe & saisit encor mon ame intimidée....
Enfin, pourquoi Narbal & la fiere Leuxis,
Sur ce mortel obscur sembloient-ils attendris ?
Je le mets dans vos mains, répondez m'en Zopire ;
Egalez votre zéle au trouble qu'il m'inspire.
De soins plus importans, mon esprit agité,
Vers de plus grands objets est maintenant porté.
Repondez : est-il tems d'immoler un barbare ?
Méritez-vous enfin le prix qu'on vous prépare ?

ZOPIRE.

J'ai tout prévu, Madame, & tout sert vos projets.
Il est près de ces murs des lieux sûrs & secrets ;
J'ai caché dans leur ombre une troupe hardie
De Soldats éprouvés, qui m'ont vendu leur vie.
Didon, depuis long-tems arme les Afriquains ;
Si Carthage tentoit quelques nouveaux desseins,
Notre Port vomira sur la mer allarmée
Une Flotte innombrable, en ses flancs renfermée.
C'est ainsi qu'au dehors j'ai prévu les hazards.
Voyez ce que j'ai fait au sein de ses remparts.
Au fidéle Nador cette Ville est livrée.
Maderbal de ces lieux doit deffendre l'entrée ;
Cléobule, observer vos Ennemis secrets.
Enfin, tout vous répond d'un rapide succès.
Commandez à mon bras ces invincibles armes ;
Répandront dans ces murs les horreurs, les allarmes,
Et digne enfin du prix offert à ma valeur,

Je l'obtiendrai, Madame, à titre de vainqueur.

ASTARBÉ.

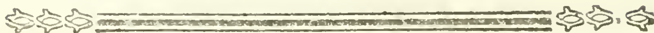
Oui, ſans doute, la force eſt ici néceſſaire.
Je connois, comme vous, l'indocile vulgaire;
Il ſoutiendra les droits de ſon Maître égorgé;
Il faudra le combattre après l'avoir vengé.
Dans ſes divers tranſports qui pourroit le comprendre?
D'un Tyran qui n'eſt plus, il révére la cendre.
On l'a vû conjurer, s'armer contre ſes Rois:
Mais il court les venger, il reconnoît leurs voix,
Quand du fonds de leur tombe & du ſein des ténébres,
Ils ne lui parlent plus que par des cris funébres.
La pitié ſur ſon cœur fait plus que le devoir.
Mais, Zopire, à ce peuple enlevons tout eſpoir.
Le ſang des Souverains peut m'être encor funeſte:
De ce ſang odieux qu'on épuiſe le reſte;
Qu'on immole Leuxis.

ZOPIRE.

Le ſort a ſes retours,
Madame: de Leuxis il faut ſauver les jours.
On parle de Didon, des deſſeins de Carthage:
Que la Princeſſe ici vous tienne lieu d'otage.
Puiſque vous la tenez captive en ce Palais,
Elle ne pourra nuire à vos vœux ſatisfaits.

ASTARBÉ.

Il eſt vrai; je crains peu ſes impuiſſantes larmes.
Que peut-elle tenter avec ces foibles armes?
J'approuve ce conſeil; il faut la conſerver.
Je crains peu l'ennemi que je puis obſerver.
Leuxis, de mes ſuccès répondra ſur ſa tête.
Il ſuffit. Laiſſez-nous.



SCENE V.

ASTARBÉ, ORCAN.

ASTARBÉ.

LA coupe eſt-elle prête?
Et mes ordres en tout ſont-ils exécutés?

ORCAN.

Dans de ſombres détours vos Gardes apoſtés,

Au moment du triomphe immoleront Zopire.
Tous ont juré sa mort..

ASTARBÉ

Oui, je dois le détruire.
Ce mortel politique, en servant mes desseins,
Veut rendre sa grandeur l'ouvrage de mes mains.
J'ai porté le flambeau dans son ame profonde.
Il aspire en secret au premier rang du monde.
Il veut regner : qu'il meure : Et nous, Orcan, & nous,
Allons sur le Tyran porter les derniers coups.
L'heure attendue approche, elle m'apelle au crime.
La vengeance à l'Autel va traîner ma victime.
Pigmalion, tremblant au fonds de ce Palais,
Sous le marbre & l'airain se cache à ses sujets.
J'ai répété les noms de Leuxis, de Carthage :
A ces mots, il frémit. L'épouvante, la rage,
Le désordre, l'horreur, ces transports violens,
Ressentis par le lâche, & faits pour les Tyrans,
Il les éprouve tous. Au jour il se refuse :
Il invoque les Dieux, que bientôt il accuse.
Il m'appelle à grands cris. » Ecoutez, m'a-t-il dit,
» Le Ciel veut se venger ; mon peuple me trahit.
» Votre cœur est-il pur & fidéle à son Maître ?
» Dissipez un soupçon, trop injuste peut-être.
» Tantôt je veux qu'ici, par l'Enfer & les Cieux,
» Par le fer de Thémis, par la coupe des Dieux,
» Par moi, par notre hymen, par la liqueur sacrée,
» Vous confirmiez la foi que vous m'avez jurée.
Orcan, voila le but où mon art l'a conduit.
Il se livre à mes coups. Viens, suis-moi : le tems fuit.
Profitons des momens offerts à ma vengeance.
L'intrépide exécute où le foible balance.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEUXIS, ARSACE.

ARSACE.

Ah ! Madame, cessez d'errer dans ce Palais,
Rendez à vos esprits & le calme & la paix.

LEUXIS.

Arsace, c'en est fait, le farouche Zopire
A consommé son crime & Baccasar expire.

ARSACE.

Le Prince est inconnu dans cet affreux séjour;
Oublié dans ses fers, vil aux yeux de la Cour,
En but au seul mépris, il respire peut-être.

LEUXIS.

Arsace, à ses vertus peut-on le méconnoître?
Mais enfin, s'il vivoit ignoré dans ces murs,
Croirai-je que caché sous de dehors obscurs,
Et sous le voile affreux de son humble misere,
Au fer des Assassins il puisse se soustraire?
Sa perte en est plus sûre ainsi que mon malheur.
Des barbares humains je connois la fureur;
Ils versent sans pitié le sang d'un misérable.
Malheureux le mortel que l'on croit méprisable!
Des intrigues des Grands ressort infortuné,
L'homme vil qui leur nuit est bientôt condamné.

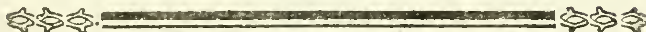
ARSACE.

Esperez tout encor; un vieillard respectable
Oppose sa prudence au bras qui vous accable.
Soit qu'un Dieu le dérobe aux yeux de nos Tyrans,
Soit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,
Narbal est libre encor. Tranquille dans l'orage,
Et montrant à nos yeux la fermeté du sage,
Des fureurs de la Reine il observe le cours;

Il veille sur le Prince, il veille sur vos jours.
Sans doute un Dieu vengeur & l'éclaire & le guide.
Narbal peut arrêter le fer du parricide.
Narbal verra Zopire, il peut fléchir son cœur.

LEUXIS.

Ah! connois-tu Zopire & toute sa fureur ?
Un faux espoir t'abuse : où le crime est l'arbitre,
La vertu ne peut rien & n'est plus qu'un vain titre.
Arsace, si j'en crois mes noirs pressentimens,
Ce jour, ce jour funeste est fait pour les Tyrans.
Je léve, en frémissant, les voiles politiques,
Dont on couvre à nos yeux des projets tyranniques.
Pigmalion, tranquille au fond de ce Palais,
Dans les bras d'Astarbé goûte une affreuse paix.
Il semble en ces instans que leur rage repose.
Repos cruel, Arsace, & dont je vois la cause.
On veut nous abuser par ce calme trompeur :
On prépare en secret le glaive destructeur.
Je vois tout, & bientôt les flambeaux funéraires
Eclaireront la nuit de ces sombres mysteres.
Je ne sçais, mais enfin, je sens couler mes pleurs.
Les Dieux m'ont trop appris à prévoir mes malheur.



SCENE II.

LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

ZOPIRE.

De secrets importans je viens pour vous instruire.
Madame; permettez qu'Arsace se retire.
Tantôt de l'inconnu vous plaigniez les destins :
L'imprudente Astarbé le confie à mes mains.
Je défendrai ses jours, & je prétends encore
Vous sauver des périls que votre cœur ignore.
Votre perte est jurée, une femme en fureur,
De ses desseins sur vous va poursuivre l'horreur ;
Mais le crime s'aveugle & l'on peut le surprendre.
Au rang de vos Ayeux, Princesse osez prétendre.
Dites un mot, parlez, & soûmis à vos loix,
Zopire vous éléve au Trône de nos Rois.

LEUXIS.

Ton maître vit encore & tu m'offres l'Empire ?

ZOPIRE.

On attente à ses jours & peut-être il expire.

LEUXIS.

Pigmalion périt !

ZOPIRE.

Peut-être en ce moment,
Trompé par l'appareil d'un auguste serment,
Dans la coupe fatale, à ses mains présentée,
Il boit l'affreuse mort qu'il a trop méritée.
Sa parricide épouse....

LEUXIS.

O crime ! ô jour affreux !

ZOPIRE.

Punissons la perfide & régnons en ces lieux.

LEUXIS.

O Ciel ! je ne vois point ces voutes ébranlées,
Aux dépens de mes jours, sur ta tête écroulées,
Perfide ! voilà donc le secours généreux
Que ta pitié cruelle offre à des malheureux ?
Pour punir Astarbé, tu te rends son complice ?
Tu permets, pour regner, que ton maître périsse ?
D'un œil indifferent tu le vois égorger ?
Lâche, il faut le défendre & non pas le venger.
Je connois tes desseins. Fuis loin de moi, barbare.
Je ne t'écoute plus.

ZOPIRE.

Quel trouble vous égare ?
Et pourquoi ces transports d'un aveugle couroux ?
On immole un Tyran, Madame : oubliez-vous
Qu'il plongea le poignard au sein de votre frere ?

LEUXIS.

Mais, j'adorai son fils, il est mon Roi, mon Pere ;
Et toi-même, perfide, as tu donc oublié
Les augustes sermens dont ton cœur est lié ?
Ta rage vainement s'aplaudit & se loue,
Elle me fait horreur & je la désavoue.
J'en atteste le Ciel, ce Ciel vengeur des Rois.
Dieux, défendez mon Maître, & soutenez ses droits ;
Dieux, dérobez sa tête à la main meurtriere ;
Imprimez sur son front un si beau caractere,
Si semblable à celui de la Divinité,
Si grand, qu'il en impose à leur férocité.

ZOPIRE.

Hé bien, craignez l'effet de ma fureur extrême.
J'allois vous élever à la grandeur ſuprême.
Vos mépris orgueilleux m'annoncent un refus.
Ingrate, frémiſſez: Je ne balance plus.
J'apuyerai les deſſeins d'une Reine barbare;
Mais quel que ſoit le ſort que ſa main vous prépare,
Sous quelque coup fatal que tombe l'inconnu,
Songez alors, ſongez que vous l'aurez voulu.
La Couronne n'eſt point un bien que je dédaigne.
On me l'offre aujourd'hui, je l'accepte & je regne;
Aſtarbé mieux que vous confirmera mes droits.
Qui punit les Tyrans ſçait faire auſſi des Rois.

LEUXIS.

Conſomme ta fureur, va lui porter ma tête.

ZOPIRE.

Gardes, veillez ſur elle, & vous, tremblez.

SCENE III.

NARBAL, *& les Acteurs precédens.*

NARBAL.

Arrête.
Qu'ai-je entendu, cruel! ton Maître infortuné
Périt au pied du Trône & meurt empoiſonné!
De ce lâche attentat, Zopire eſt le complice!
Mais non je te connois & je te rends juſtice.
Viens; craignons qu'Aſtarbé par de rapides coups...

LEUXIS.

Oui, Zopire, courons.

ZOPIRE.

Que me propoſez-vous?
Que je ſauve un barbare & que je rampe encore,
Sous le joug d'un Tyran que l'Univers abhorre!
Et quel ſeroit le prix d'un zéle infructueux?
L'eſclavage!.... La Reine offre un Trône à mes vœux;
Je reçois d'elle un don que Leuxis me refuſe;
Je la ſers, je le dois.

NARBAL.

Mais Aſtarbé t'abuſe.

Toi-même, penſes-tu que le peuple ſoumis,
Te laiſſe ſun un Trône où ſes mains t'auront mis ?
Que dis-je ? Lâche époux de cette Reine impie,
Eſpere-tu regner ſur ta triſte Patrie ?
Elle regnera ſeule, ou biens dans ſes ſoupçons,
Tu la verras encor préparer les poiſons,
Careſſer ta foibleſſe, & colorant ſon crime,
Dans ſes embraſſemens étouffer ſa victime.
Quels cœurs plaindront alors tes deſtins rigoureux ?
Tu ſeras criminel autant que malheureux !
Mais ſçais-tu quels dégrés vont te conduire au Trône ?
Songe qu'un peuple entier le défend, l'environne.
Avant d'y parvenir, il faut l'enſanglanter,
Et c'eſt ſur des tombeaux que tu dois y monter.
Si tu l'oſes, cruel, plonge tes mains fumantes
Au ſein de ces époux, de ces meres tremblantes
De ces foibles enfans, renverſés dans leurs bras :
Non, Zopire, ton cœur n'y conſentira pas.
Tu reſpectes ton Maître & tu vas le défendre.
Il en eſt tems encor. Dejà je crois entendre
Un cris victorieux vers le Ciel élancé ;
Je vois autour de toi, tout un peuple empreſſé ;
Et l'épouſe & l'époux, & le fils & le pere,
Tous tes concitoyens, tes amis, Tyr entiere,
Je les entens vanter, conſacrer ta valeur,
Te nommer leur ſoutien & leur libérateur.
Que la vertu, Zopire, eſt douce & conſolante !
Elle parle à ton ame incertaine & tremblante.
Sur l'eſpoir des grandeurs peux-tu la dédaigner ?
Qu'aurois-tu réſolu ? réponds-moi.

ZOPIRE.

De regner.

NARBAL.

Implacable mortel ! voilà donc ta réponſe ?
Je vois tous les malheurs que ta rage m'annonce ;
Mais dans les grands périls il faut tout hazarder :
Fais venir l'inconnu.

LEUXIS.

Qu'oſez-vous demander ?
Cruel, vous le perdez.

NARBAL.

Il faut ſauver ſon pere.

ZOPIRE.

Quel eſt donc cet eſclave, & que prétends-tu faire ?

NARBAL.

NARBAL.

Qu'il paroiſſe, te dis-je, & ſoyons ſans témoins.

LEUXIS.

Que produiront pour lui ces inutiles ſoins?

ZOPIRE.

Vous prenez à ſon ſort un intérêt bien tendre,
Madame; j'y conſens : je veux ici l'entendre,
Qu'il vienne.

NARBAL.

Je verrai juſqu'où va ta fureur.
Eſclave ambitieux, farouche uſurpateur.
Tu ne ſçais pas encor quel ſang il faut répandre.
Ton Maître aſſaſſiné, ſon Trône mis en cendre,
Ses Sujets malheureux, ſous le glaive expirans;
Quels que ſoient ces forfaits, il en eſt de plus grands.



SCENE V.

BACAZAR, *& les Acteurs précédens.*

NARBAL.

PAroiſſez Baccazar; toi, frappe ſi tu l'oſes;
Voilà ton Souverain.

ZOPIRE.

Qui, lui? tu m'en impoſes.
La mort nous a ravi l'héritier de nos Rois.

LEUXIS.

Ah, cher Prince!

BACAZAR.

Leuxis! eſt-ce vous que je vois?
Ciel! au fond de mon cœur quel effrayant murmure?
Un cri de mort s'y mêle aux cris de la nature!
Ah! Narbal, expliquez ces noirs preſſentimens!
Mon Pere...

NARBAL.

Il meurt peut-être en ces affreux momens!

BACAZAR.

Il meurt! & l'on permet, on ſouffre qu'il périſſe!

NARBAL.

Son épouſe l'immole & voilà ſon complice.

BACAZAR.

Ce barbare ! ah ! cruels, trop cruels ennemis,
Sur ſa cendre fumante aſſaſſinez ſon fils.
Périſſent à la fois le Monarque & l'empire.
Oui, reconnois-moi, frappe infidelle Zopire.
Ma vie eſt un tourment que je reproche aux Dieux.

LEUXIS.

Tu demandes la mort !

BACAZAR.

Le jour m'eſt odieux !
Qu'elle foule de maux environnent mon être !
Je déteſte à jamais le jour qui m'a vû naître.
Les Dieux même ont forcé mon cœur à les haïr.
Ils trahiſſent mon pere, ils le laiſſent périr.
Leur privilége eſt vain, s'ils ne vengent le notre.
Dieux ! la cauſe des Rois n'eſt-elle plus la votre !
Si vous ſouffrez en paix, les crimes des mortels ;
Si le Trône eſt détriut, tremblez pour vos Autels.

LEUXIS.

Zopire!

BACAZAR.

Ciel ? que vois-je ! à ſes pieds ! vous, Princeſſe ?

LEUXIS.

Je tremble pour tes jours, pardonne à ma tendreſſe.
Et toi, puiſque ton cœur vainement combattu,
A ſon ambition fait céder ſa vertu,
Regne ; mais en montant à la grandeur ſuprême,
N'abuſe point d'un rang uſurpé ſur nous-même.
Et n'appéſantis point ſur cet infortuné
Le Sceptre de nos Rois à ſes mains deſtiné.
Qu'il vive ! Que crains-tu ? Maître de cet Empire,
Qu'importe à ton bonheur que mon amant reſpire ?
L'Univers l'abandonne. Enfin, ſi dans ces lieux,
Le fils des Souverains épouvante tes yeux,
Ne peut-il loin de toi jouir de la lumiere ?
Voudrois-tu lui ravir juſqu'au jour qui l'éclaire ?
Il eſt de tous les biens que tu lui veux ôter,
Le ſeul qu'aux malheureux on n'oſe diſputer.

ZOPIRE.

Je vais donner mon ordre... Allez.

LEUXIS.

O Ciel ! je tremble !

BACAZAR.

Chere Leuxis, du moins nous périrons enſemble.

SCENE VI.

NARBAL, ZOPIRE.

NARBAL.

JE ne te quitte point. Où vont-ils ? Tu te tais ?
Ton front eſt obſcurci ! tes regards ſont diſtraits !
Ces deux infortunés marchent-ils au ſupplice ?
Il faut ſur tes deſſeins que ta voix m'éclairciſſe.
Vas-tu perdre Aſtarbé ? Vas-tu ſauver ton Roi ?
Es-tu juſte ou coupable ? Enfin réponds.

ZOPIRE.

Suis-moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEUXIS *amenée par des Gardes.*

TAndis que l'on pourſuit le cours des attentats,
Zopire veut qu'ici l'on retienne mes pas !
Zopire ! ô déſeſpoir ! ô mortelles allarmes !
Sans doute le borbare inſenſile à mes larmes,
De ſes Maîtres trahis abandonnant les droits,
De l'impie Aſtarbé ſuit encore les loix.
Si des pleurs de Leuxis ſon ame étoit touchée,
Des bras de ſon Amant l'auroil-il arrachée ?

Non, je n'eſpere plus. Et pour comble d'horreur,
On me fuit, on me livre à toute ma douleur.
Arſace ne vient point ; le cruel m'abandonne !
Mais je le vois.... ô Ciel ! il ſoupire, il friſſonne !

SCENE II.

LEUXIS, ARSACE.

LEUXIS.

QUe viens-tu m'annoncer ?

ARSACE.

Le plus grand des malheurs.

LEUXIS.

J'ai perdu Baccazar ! c'en eſt fait ; je me meurs !

ARSACE.

Il vit ; mais malheureux de ſurvivre à ſon pere.
Pigmalion n'eſt plus !

LEUXIS.

Un monſtre ſanguinaire
A donc vû réüſſir ſes complots déteſtés ?
Et le lâche Zopire . . .

ARSACE.

Ah ! Madame, arrêtez.
Zopire à la vertu rappellé par vos larmes,
Au parti de ſes Rois a conſacré ſes armes.
Mais éclairé trop tard & trop long-tems ſéduit,
De ſon lent répentir il a perdu le fruit.
Zopire de ſon Roi n'a pu ſauver la vie ;
L'indomptable poiſon l'avoit déjà ravie.
Quel ſpectacle effrayant s'eſt offert à mes yeux !
Trahi par ſes ſujets, abandonné des Dieux,
J'ay vû Pigmalion roulant ſur la pouſſiere,
Soutenant avec peine un reſte de lumiere :
Dans cet état où l'homme, au moment de périr,
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir.
Aſtarbé, près de lui, jouiſſant de ſon crime,
D'un regard ſatisfait parcouroit ſa victime,
Et du breuvage affreux précipitant l'effort,

Avec des cris de rage elle appelloit la mort.
Du front de son Epoux je l'ai vûe elle-même
Arrâcher d'une main le sacré Diadème,
Et de l'autre tenir le Vase empoisonné,
A des meurtres nouveaux sans doute destiné.
Enfin, cédant au feu dont l'ardeur le dévore
Le Roi meurt. Astarbé le contemploit encore,
Quand Zopire, suivi de ses amis troublés,
Au milieu du tumulte avec peine assemblés,
Vers son Maître immolé, vole & se précipite.
Des obstacles offerts vainement il s'irrite.
Le péril étoit sûr, & que peut la valeur
Contre la force unie à l'aveugle fureur ?
Moi-même abandonné d'une garde infidelle,
Je n'ai pû prévenir cette Reine cruelle :
» Un peuple d'assassins, de farouches soldats;
» D'une enceinte de fer environnoit ses pas.
» Grands Dieux ! les criminels ont-ils tant de prudence ?
» Sur les murs du Palais la barbare s'élance ;
» L'épouvante & l'horreur semblent la dévancer.
Contente de son crime elle ose l'annoncer.
Alors, vous eussiez vu tout le Peuple en allarmes,
Fondre sur ce Palais, courir, voler aux armes.
L'étendart de la mort flotte au pied de ces murs.
Mais sortant tout à coup, par des détours obscurs,
Des Soldats furieux, animés au carnage,
Précédés du tumulte, & suivis du ravage,
Sur ce Peuple éperdu fondent de toutes parts.
Le sang des Citoyens inonde ces remparts,
Madame ; c'est alors qu'informé que Zopire
Dans ces lieux retirés vous avoit fait conduire,
J'ai revolé vers vous, plein de trouble & d'effroi,
Pour veiller sur des jours confiés à ma foi.
Tel est l'ordre sacré, que le Prince lui-même...

LEUXIS.

Hélas! quel soin l'occupe en ce péril extrême!
A-t-il cru que mes jours me seroient précieux,
Quand les siens menacés me font craindre pour eux ?
Quand son pere n'est plus, qu'espére-t'il encore ?
Quels seroient ses desseins ? Réponds.

ARSACE.

Je les ignore.
Anéanti du coup dont sont Pere est frapé,
Dans un morne silence, il reste envelopé ;
Et s'il sort quelquefois du trouble de son ame,

Parmi de longs sanglots, il vous nomme, Madame.
Mais Narbal & Zopire, (ou mes yeux sont trompés,)
D'un projet important paroissoient occupés :
Sans doute ils méditoient le salut de l'Empire.
On ignore en ces lieux les desseins de Zopire :
La Reine croit toujours qu'à sa suite entraîné,
Qu'au char de sa fortune, en Esclave enchaîné,
Foible, & s'abandonnant à son puissant génie,
Zopire, sur ses pas, marche à la tyrannie.
Mais, Madame, il paroît.

SCENE III.

LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE.

ZOPIRE.

AH ! Princesse, tremblez !

LEUXIS.

Que dites-vous, ô Ciel !

ZOPIRE.

Nos malheurs sont comblés.
A l'mour de mes Rois, mon ame ramenée,
N'aspiroit qu'à sauver leur vie infortunée :
Cet espoir me flattoit, les Dieux me l'ont ravi.
De mes Soldats, du Prince & de Narbal suivi,
J'allois aux Tyriens faire enfin reconnoître
L'héritier de l'Empire, & le Sang de leur Maître.
Le Peuple sous ces murs combattoit pour ses Rois.
Au nom des Dieux vengeurs j'éléve enfin ma voix ;
Je nomme Bacazar, & plein de confiance,
Du fils des Souverains j'anonnce la présence.
Mais soit que prévenu, qu'indigné contre moi,
Le Tyrien séduit ait soupçonné ma foi ;
Ou soit que dans le choc des débris & des armes.
Ma voix fût étouffée au sein de tant d'allarmes ;
Le Peuple furieux s'est élancé sur nous.
Envain nous résistons à l'effort de ses coups.
Jugez du trouble affreux de mon ame éperdue,
Le Prince envelopé disparoît à ma vue.
Accusant à la fois & les Dieux & le sort,
Au travers des poignards je cours chercher la mort.

Mais de nos vains amis le déplorable reste,
Malgré moi me ramene en ce Palais funeste.

ARSACE.

Peut-être que le Prince à la mort échapé...

ZOPIRE.

Je le croyois Arsace; & je me suis trompé.
Oui, ce jour n'est marqué que par des parricides;
Autant qu'ils sont cruels nos malheurs sont rapides.
On nomme Astarbé Reine, & le Peuple empressé
Court au-devant du joug dont il est menacé.
Au pied de ces remparts tout a changé de faces:
La paix succéde au trouble, & la crainte à l'audace.
Fuyons; tout autre espoir nous devient supeflus.
Puisqu'on trahit les Rois, le Prince ne vit plus.

LEUXIS.

Que dites-vous? Moi fuir de ce Palais funeste?
Si Bacazar n'est plus, quel azile me reste?
Il n'en est plus pour moi. Dans l'horreur de mort sort,
Je n'atends rien des Dieux, je ne veux que la mort.

ZOPIRE.

» Vivez, ne souffrez pas qu'Astarbé sur le Trône
» Avilisse en ses mains le Sceptre & la Couronne.

Aux genoux de Leuxix.

» Au nom de vos Ayeux, qu'elle a deshonorés;
» Au nom de votre Amant, par ses mânes sacrés;
Vivez, jettez sur vous un coup d'œil plus tranquille:
Sauvez de tant de Roi l'héritiere & la fille.
L'implacable Astarbé va rentrer en ces lieux;
Fuyons, & prévenons ce monstre furieux.
C'est elle! Sort cruel!

SCENE IV.

ASTARBÉ, LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, *Gardes.*

ASTARBÉ *aux Gardes.*

ARRETEZ ce Perfide.

à Leuxis.

Entre nous aujourd'hui la fortune décide,
Orgueilleuse Princesse, & tes lâches mépris.

Dans le ſein de la mort vont recevoir leur prix.
Ta faction gémit ſous mes mains triomphantes :
J'ai vu fuir devant moi ces Légions tremblantes
D'indociles Sujet, d'Eſclaves mutinés ;
Mon triomphe eſt écrit ſur leurs fronts proſternés.
Pour me jurer la foi que j'ai droit d'en attendre,
Les Chefs des Tyriens doivent ici ſe rendre.
Tremblez! à mes ſuccès meſurez vos revers.
Mon Trône eſt préparé ; vos tombeaux ſont ouverts.

LEUXIS.

A d'injurieux cris pourquoi borner ta rage?
On n'anéantit point la vertu qu'on outrage.
Frape : de tous les coups que ton bras m'a portés,
Ceux que j'attends encor ſont les moins redoutés.

ASTARBÉ.

Eh bien, Perfide, eh bien, il faut te ſatisfafaire.
C'eſt aſſez balancer les traits de ma colére.
Gardes, obéiſſez : qu'au ſortir de ces lieux,
De leur vue importune on délivre mes yeux.

ZOPIRE.

Barbare! Connois donc les remords de Zopire.
Ta politique habile avoit ſçu me ſéduire :
Mais mon cœur, indigné de tes lâches forfaits,
A bien-tôt déteſté juſques à tes bienſfaits.
Le mortel, que tantôt tu n'as pu reconnoître,
Couronné par mes mains, auroit été tont Maître :
La Princeſſe, rendue au rang de ſes yeux,
Auroit fini le cours de ton regne odieux.
Mais l'aveugle deſtin autrement en ordonne.
Nos Rois ſont dans la tombe, & tu montes au Trône.
Je vais ſubir leur ſort, & je ſuis trop heureux,
Puiſqu'enfin, malgré toi, je mourrai vertueux.

ASTARBÉ.

Aux Gardes.

Obéiſſez, ſortez.... Mais le Peuple s'avance.

SCENE.

SCENE V.

BACAZAR, LEUXIS, ASTARBE', NARBAL, ZOPIRE, ARSACE, *Troupe de Tyriens, Gardes.*

Le fond du Théâtre doit paroître rempli d'un gros de Tyriens, qui en se dévelopant laisse voir Bacazar : il s'avance vers les Gardes qui emmenent la Princesse & Zopire.

BACAZAR *aux Gardes.*

PERFIDES, arrêtez!

LEUXIS

O céleste puissance!

Ah! cher Prince, est-ce vous?

BACAZAR.

Réconnoissons les Dieux...

ASTARBE'.

L'Inconnu! .. Sort cruel!

BACAZAR.

à Astarbé *à Zopire & à Arsace.*

Tremble!... Soyez heureux.

ZOPIRE.

O mon Prince!

ARSACE.

O mon Roi!

ASTARBÉ.

Cet Esclave leur Maître?

au Peuple.

Défendez votre Reine, & punissez ce Traître.

NARBAL.

Reconnois Bacazar à tes coups échappé.

ASTARBÉ.

O destin! De quels traits mon œil est-il frapé?
Sur les Mers de Samos le sort m'a-t-il trahie?

LEUXIS.

C'est lui n'en doute point, trop barbare ennemie;
C'est l'héritier des Rois par le Ciel éprouvé;
Au Peuple, à mon amour, par le Ciel conservé.

BACAZAR.

Deux fois j'ai vû ta rage à me perdre occupée ;
Le Ciel eſt équitable, & deux fois t'a trompée.
Ce Peuple par Narbal ſur mon ſort éclairé,
A tourné contre toi ſon bras déſeſpéré ;
Il vouloit de ces lieux renverſer les barrieres :
Je l'avouerai, j'ai craint tes fureurs meurtrieres ;
Je n'ai pu, ſans frémir, entrevoir des ſuccès
Qu'il falloit acheter du ſang de mes Sujets.
J'ai tremblé pour Leuxis en tes fers retenue ;
Mais enfin j'ai vaincu ſans t'avoir combattue.
Je t'ai fait annoncer la victoire & la paix :
Tu viens de nous ouvrir les portes du Palais.
Vers cet écueil caché les Dieux t'ont entraînée ;
Et c'eſt pour t'immoler que l'on t'a couronnée.
Tu frémis.... Le remords ſuccéde à ta fureur!

ASTARBÉ.

Tu te trompes ; la rage eſt ſeule dans mon cœur.
L'Univers m'abandonne en ce péril extrême ;
Mais va, qui ne craint rien ſe ſuffit à ſoi-même.
J'ai ſçû donner la mort, & je ſçaurai mourir.

BACAZAR.

Qu'on l'imole, Soldats.

ASTARBÉ, *ſe poignardant.*

Je vais te prévenir.

BACAZAR.

» Sortons.

ASTARBÉ.

» Pourquoi me fuir? Craindrois-tu ma préſence?
» Lâche, tu ne ſçais pas jouir de ta vengeance.
» J'ai vû mourir ton Pere, & mon œil à loiſir
» D'un ſpectacle ſi doux a goûté le plaiſir:
» Imite des fureurs dont j'ai donné l'exemple.
» Un Ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.
» Mon aſpect déſormais peut-il t'inquiéter?
» Oui, tremble, en expirant je vais t'épouvanter.
Ne crois pas que ma perte aſſure ta puiſſance ;
L'abîme eſt à tes pieds creuſé par la vengeance.
Je laiſſe autour de toi mille ennemis ſecrets,
Cruels, diſſimulés & pleins de mes projets ;
Au Trône des Tyrans tu montes ſur ma cendre;
Va, j'eſpére qu'un jour ils t'en feront deſcendre.
Mais c'en eſt fait... Je meurs!... Qu'on m'ôte de ces lieux ;
» J'ai bravé les mortels, eſt-il encor des Dieux?

On l'emmene.

SCENE DERNIERE

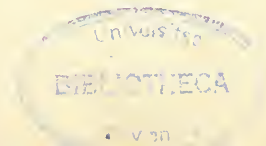
BACAZAR, LEUXIS, NARBAL, ZOPIRE, ARSACE.

BACAZAR, *au Peuple.*

AMis & Citoyens, vous l'avez entendue,
Je n'en crois point les cris de ſa fureur émue.
Mon pere par vos coups n'eſt point mort égorgé ;
Vous couronnez ſon fils, & vous l'avez vengé.
A ſoupçonner vos cœurs rien ne peut me contraindre.
Je régne. J'aime mieux vous aimer que vous craindre.
Leuxis, ce jour de pleurs n'eſt point fait pour nos feux.
La nature gémit quand l'amour eſt heureux.
Plaignons l'ombre d'un Pere, & donnons à ſa cendre
Des honneurs, des devoirs qu'il eſt affreux de rendre.
Allons, & puiſſions-nous dans le ſein de la paix,
Oublier d'Aſtarbé le régne & les forfaits.

Fin du dernier Acte.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Aſtarbé*, *Tragédie*, & je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion. A Paris ce 1. Avril 1758. CREBILLON.


BIBLIOTHECA